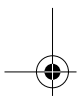
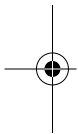


Imager une vie philosophique

1

Anemic cinema –. Je souscris au jeu de mots de Marcel Duchamp qui diagnostique l'état de santé du cinéma avec cette belle jonglerie anagrammatique : *anemic cinema*. Où, quand et comment le cinéma est-il anémique ? Avant de poursuivre, précisons que l'anémie renvoie à une pauvreté, un appauvrissement de la substance vitale. Je ne méprise pas le cinéma dans sa totalité, mais ce qu'il est si souvent devenu. À savoir un reflet des tares de notre époque. Mais comment pourrait-il en être autrement ?

Première tare : *le solipsisme* qui triomphe si souvent en art sous forme d'autisme. L'égotisme, le narcissisme, le plaisir autiste pris à soi-même, l'oubli du public, la négligence du spectateur, sinon son mépris, voilà la liste des symptômes du temps. Selon la vieille formule mise en avant par les ratés pour qui l'absence de succès aujourd'hui

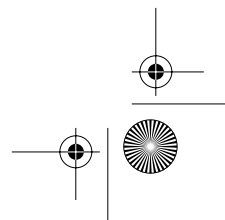
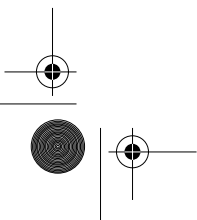
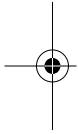




désigne à coup sûr le génie de demain, on enfume avec sa médiocrité un jour ce qui sera mauvais toujours. Les gogos adorent cette rhétorique utile pour transformer les minables en héros et les spectateurs abusés en très improbables précurseurs avisés.

Le cinéma dit intellectuel figure dans cette catégorie. Autrement dit, le cinéma qui s'adresse aux théoriciens du cinéma. D'où, cette deuxième tare produite par l'égotisme : *l'élitisme*. Les années 1970 exagèrent ce travers jusqu'à la nausée : la production d'une philosophie pour agrégés de philosophie, d'une musique pour musicologues, d'un roman pour les sémioticiens, d'un théâtre pour les didacticiens de la discipline, d'une science de l'éducation pour les techniciens de la pédagogie, d'œuvres d'art pour critiques d'art, galeristes, conservateurs de musée et journalistes spécialisés, etc. Toutes ces productions à destination de la secte ont consommé le divorce avec le grand public cultivé. La rupture sévit encore et toujours.

Le peuple lisait et aimait Voltaire ou Hugo, lira-t-il un jour Joyce avec la même ferveur ? En Italie, le peuple remplissait les opéras baroques ; dans toute l'Europe, on ne le voit plus aux concerts de musique contemporaine. Le même allait voir Renoir ou Carné, Vigo ou Grémillon, sinon Charlie Chaplin et Jacques Tati, les deux plus grands réalisateurs authentiquement politiques – les figures de mon panthéon –, se précipitera-



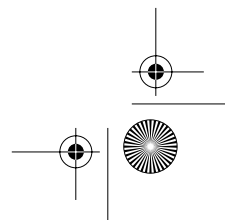
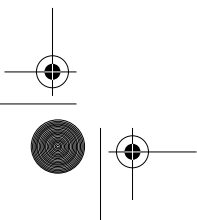
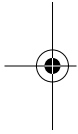


t-il un jour pour voir les *Hurlements en faveur de Sade* de Guy Debord ?

Ce « film » du gourou situationniste fonctionne en idéal type (kantien) de la raison cinématographique pour nombre de cinéastes. Un écran blanc sert de fond à des monologues inexpressifs ou à des dialogues éclatés, dispersés dans une composition totalisant une heure de silence, dont les vingt-quatre dernières minutes en continu. Pendant le temps de silence, l'écran devient noir... Génie du film sans images ! Des expositions de peinture pour les aveugles ! Des concerts pour les sourds ! Des festins et des banquets pour les agueusiques !

D'où, une troisième tare, *l'intellectualisme* : l'objet d'art, ici le film, passe au second plan pour devenir prioritairement un moyen pour une fin qui le dépasse : le débat, l'élucubration, le commentaire, la parole, le verbe, le discours, la divagation, le délire, le texte, la sémiotique, l'amphithéâtre. Le film sans images, sans dialogues, sans propos, sans acteurs, sans lumières, sans cadrage, sans réalisation, sans régisseur, est-ce l'idéal du cinéma ? Le silence est-il le fin mot de la musique ? La toile blanche, la vérité de la peinture ? L'incompréhensible, l'objectif de toute communication ? Une génération a répondu oui ; la nôtre peine à s'en remettre.

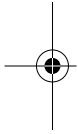
Ce cinéma bavard, autrement dit riche en prétextes à verbigérations, est souvent pauvre en





images, en histoires, en narrations, en écritures proprement cinématographiques. Il ne laisse aucune invention derrière lui, il ne fait pas progresser, avancer la discipline par l'enrichissement de sa doctrine. En dehors de l'anecdote et des effets de provocation à destination d'un public de *happy few*, qu'apportent les *Hurléments* débordiens à l'histoire du cinéma ? L'impasse n'est pas une modalité de la route.

Historiquement, on peut comprendre le rôle dialectique joué par les expérimentations du XX^e siècle – les monochromes d'Yves Klein, les concerts de silence de John Cage, les romans de James Joyce, la poésie d'Isidore Isou, le cinéma de Guy Debord – mais ces *moments* spécifiques et datés ne doivent pas faire oublier le *mouvement* général qui, lui, se moque des accidents de la route de la discipline. Ce qui révolutionne un jour ne révolutionne pas toujours : il faut aussi révolutionner la révolution. Le non-cinéma n'est pas une modalité du cinéma.



2

Les cinéastes braqueurs –. À l'autre extrémité du champ anémique, on trouve le cinéma comme miroir de la veulerie d'une époque qui transforme cet art majeur en religion commerciale avec protagonistes mineurs. L'égotisme solipsiste et l'éli-

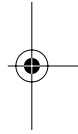
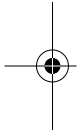




tisme laissent alors place au *banditisme commercial*. Nourri de soupes aux choux et de potions magiques, vibrant aux chapelets sonores d'un pétomane venu de Mars sinon, jadis, riant grassement avec les sottises de gendarmes annuellement clonés ou s'esclaffant maintenant aux vanes pitoyables de bronzés nullissimes, le public, souvent jeune, assimile le cinéma à ces séries formatées qui s'adressent au ventre, voire au bas-ventre, car un cœur de cible est plus facile à atteindre si l'on évite son intelligence. Entre les tenants autistes du seul cerveau et les marchands cyniques s'adressant aux parties les moins nobles de l'*homo sapiens*, on fait sortir de la scène un grand nombre de protagonistes du cinéma...

Celui de notre époque se roule dans la boue libérale et accuse une soumission intégrale à la loi du marché. Comment pourrait-il en être autrement ? Le cinéma, art authentique, bien sûr, se trouve dévoyé par l'impitoyable logique de l'offre et de la demande. À l'évidence, chacun sait que le néocortex est d'un usage plus rare dans la population que le cerveau reptilien ; personne n'ignore non plus que la voie d'accès au porte-monnaie du consommateur se fait plus sûre par le recours à l'instinct que par la sollicitation de la raison.

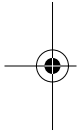
Dès lors, on formate des produits à destination du plus grand nombre. On prépare un infâme brouet ; on en nourrit le peuple pendant des années ; ignorant tout de ce que pourrait être une





alternative à cette mauvaise pitance, le peuple abusé demande son infâme assiette ; et, au nom de cette demande fabriquée de toute pièce, on livre la nourriture dégoûtante qui va générer l'enthousiasme des mangeurs – autrement dit : les files d'attente sur les trottoirs des cinémas...

Parce qu'il est devenu neuf fois sur dix une industrie et rien d'autre, le cinéma produit des films comme une usine les gadgets de la société de consommation destinés à enrichir ses investisseurs. La vérité du réalisateur ? Le producteur. La vérité du producteur ? Le banquier. La vérité du banquier ? Le bénéfice. La vérité du bénéfice ? La force de frappe économique de l'acteur, autrement dit, sa popularité. Or, celle-ci est souvent d'autant plus grande que la personne en question excelle dans le rôle du gendarme de Saint-Tropez, d'Obélix ou du Martien pétomane, que dans une figure non infantile et non hystérique...



3

Le révisionnisme esthétique –. Et puis, entre *élitisme d'égotiste* et *banditisme de marchands*, on trouve une autre catégorie qui me fait si souvent désespérer du cinéma : *le révisionnisme esthétique*. Cette autre tare illustre l'une des modalités de la veulerie de notre époque. Elle se manifeste dans sa haine de l'histoire, sinon son mépris, son igno-

